

sujet de bonheur et d'admiration. Rosa oublia de manger ! Sa fourchette tomba de ses mains, elle écouta avec étonnement, puis avec bonheur. Bientôt tout son être fut pénétré de cette mélodie qu'elle entendait pour la première fois, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Larmes heureuses cette fois ! les premières qu'elle versait !... les dernières aussi !

Un orage vint déranger les plans de la journée : on s'en consola, en regardant les livres d'images, épars sur de petites tables devant les fenêtres de la salle à manger. On joua avec un énorme chien de Terre-Neuve, disposé heureusement à se laisser tourmenter et caresser ; on grimpa jusque sur la grande terrasse qui formait le toit de la maison, pour y contempler la vue. Quand la pluie cessa, les barques furent mises en réquisition et on se promena sur la pièce d'eau. La cloche réunit encore une fois, autour de la grande table, les heureuses convives. Le thé était servi, chaque enfant avait son assiette garnie d'un superbe bouquet.

— Je n'oublierai jamais, mes chers enfants, le plaisir que votre joie innocente m'a causée, leur dit leur aimable protectrice. Aussi désiré-je avoir toujours sous les yeux vos figures épanouies. J'ai prié mon fils de faire vos portraits.

On fit les préparatifs nécessaires pour photographier le groupe, et ce fut une surprise de plus pour elles de voir avec quelle rapidité et quelle perfection leurs traits étaient ainsi reproduits.

L'heureuse journée était terminée. Le retour fut silencieux ; tous les cœurs étaient pleins de souvenirs et tous les esprits fatigués par tant d'émotions nouvelles.

En rentrant, Rosa serra précieusement son bouquet de fleurs.

Je le garderai toujours, dit-elle. Hélas ! pauvre enfant ! Son seul jour de fête était passé ! Elle n'en avait plus avoir. Le travail, l'âpre misère, la maladie avec toutes ses angoisses l'attendaient au seuil de la maison paternelle. Le rayon de soleil qui avait éclairé cette heure de sa vie était déjà éclipsé ; il lui avait fait entrevoir des merveilles ignorées. Mais elle ne regrettait rien ; la foi servait de cuirasse à ce jeune cœur, et son ange gardien lui versait à son insu des trésors de grâce, et lui gardait d'incalculables consolations.

IV

Le dimanche suivant était le jour fixé pour la visite de Madame Wilson et de Sophie à Rosa. Aussi celle-ci fut-elle levée de bonne heure, afin de rendre son ménage digne de cet honneur : ce n'est pas qu'il ne fût toujours dans un ordre parfait, mais elle voulait que tous ses petits arrangements fussent terminés avant l'arrivée de ces dames, qui n'avaient point désigné d'heure. Elle s'habilla donc bien doucement, afin de ne point réveiller ses frères et sa sœur, puis alla balayer la cuisine et le corridor, et allumer le feu. Quand l'eau, qu'elle avait mise dans une cafetière devant la cheminée, fut chaude, elle entra dans la chambre de son père, et, voyant qu'il ne dormait plus, elle l'embrassa en lui disant :

— Eh bien ! papa, si vous voulez, je vais commencer par vous aujourd'hui ; comme ce n'est ni atelier ni école, j'ai laissé dormir les petits.

Elle alla prendre sur une planche de l'armoire, qui se trouvait aux pieds du lit, une bande et plusieurs compresses, une petite bouteille et une éponge, puis versa de l'eau chaude dans une cuvette, y laissa tomber quelques gouttes de la bouteille, et se mit en de-

voir de panser la jambe malade de son père. Avec quelle patience, avec quelle douceur elle défit le bandage qui entourait la plaie ! Une immense ulcère s'étendait tout autour de la jambe, juste au-dessous du genou. Elle enleva avec soin toutes les parties enflammées ; posa d'abord de la charpie qu'elle avait enduite d'onguent ; puis une compresse, et banda le tout avec une dextérité de sœur de charité.

Où puisait-elle donc le courage nécessaire pour contempler un mal aussi hideux ? — Dans son cœur tout plein d'un saint amour filial. D'où lui venait, à elle si jeune et si inexpérimentée, une adresse si parfaite ? De son cœur encore. Quand le cœur veut bien, — non de ce vouloir mou ou capricieux, qui n'a ni courage ni constance, — mais de cette volonté ferme et inébranlable qui naît de la nécessité ou du sentiment du devoir, alors il n'a pas d'âge, il n'a ni huit ans, ni vingt ans ; et il peut tout parce qu'il veut tout.

Que d'enfants, que de grandes personnes eussent reculé devant l'accomplissement d'un tel devoir ! Mais notre chère petite Rosa ne sent ni crainte ni dégoût. Elle est émue, mais c'est d'une tendre pitié, et depuis six mois elle ne se lasse point de sa tâche quotidienne. Quand le pansement fut fini, elle laissa son père se lever, et s'en alla puiser de l'eau à la fontaine, qui se trouvait à peu de distance de la maison. Cette course journalière était un des plus pénibles ouvrages de l'enfant. Le seau était bien lourd, elle ne pouvait tout au plus que le soulever en faisant deux pas, puis elle était forcée de le reposer à terre. Les veines de son cou se gonflaient sous les efforts qu'elle faisait, et les fortes douleurs de poitrine et de dos qu'elle éprouvait alors, lui faisaient venir les larmes aux yeux. Depuis quelque temps déjà, elle sentait ses forces diminuer au lieu de croître avec l'âge ; elle ressentait une fatigue plus grande, quand il fallait vaquer aux différents travaux de la maison, faire les lits, porter sa petite sœur, qui ne marchait encore qu'à peine. Mais elle ne pouvait se plaindre qu'à son père, et elle n'aurait fait qu'augmenter les douleurs du pauvre homme, sans soulager les siennes : elle aimait mieux se taire et souffrir seule.

Elle versa l'eau qu'elle avait rapportée dans un petit baquet, qu'elle traîna jusque dans le cabinet, où elle couchait avec les enfants. Ils étaient éveillés et poussèrent des cris joyeux quand elle entra.

— C'est moi le premier, s'écria l'un.

— Non... Non, habille-moi d'abord, dit l'autre.

— Moi ! moi ! fit la toute petite.

Elle les fit tous taire avec un baiser.

— Jacques a commencé hier, c'est à Robert aujourd'hui, dit-elle. Voilà ton livre d'images, Jacques, regarde-les dans ton lit. Voici un morceau de pain pour toi, Baby, mange-le pendant que je lave Robert.

C'était un tableau digne du pinceau de Téniers.

D'un côté, cette enfant de huit ans, que le manque d'air pur, une nourriture chétive et un travail forcé avaient empêchée de grandir, et qui semblait, par sa taille, n'en avoir guère plus que six, savonnant à tour de bras son petit frère, dont la chemise tombante laissait voir les épaules rondes et potelées ; de l'autre, Jacques, assis sur le lit et tournant attentivement les feuillets de son livre, avec ses cheveux blonds, hérissés en auréole tout autour de sa tête, et le reflet du soleil à travers les rideaux de serge rouge empourprant ses joues ; et, pour compléter cet intérieur, Caroline, la tête penchée hors de son berceau pour voir habiller Robert, tenant d'une main son croûton de pain, et de l'autre, chassant sous son bonnet, les re-